

L'œuvre d'Assia Djébar : Quel héritage pour les intellectuels algériens ?

Amel Chaouati, psychologue.
Présidente de l'association Le cercle des Amis d'Assia Djébar¹

Résumé :

Assia Djébar compte parmi les premières rares femmes écrivains et intellectuelles en Algérie au lendemain de l'Indépendance. Elle est également la première femme à réaliser un film cinématographique. Partant d'aucun héritage proprement algérien, elle a su ouvrir la porte aux nouvelles générations d'écrivains et cinéastes de plus en plus nombreux.

Malgré l'absence de son œuvre littéraire dans les librairies pendant de longues années et l'indisponibilité de ses deux films cinématographiques, l'influence de son travail et sa trace se trouvent incontestablement présents d'après les témoignages de quelques intellectuels à l'instar de la romancière Maïssa Bey, de l'essayiste Wassyla Tamzali et de la cinéaste Habiba Djahnine et bien d'autres.

La communication que je souhaiterais présenter sera le résultat d'un travail d'entretien que je mènerai avec quelques intellectuels algériens de générations différentes afin de repérer de quelle manière cette œuvre a contribué à leur vie intellectuelle et à la vie intellectuelle de la société algérienne.

Assia Djébar compte parmi les premières et rares femmes écrivains et intellectuelles en Algérie au lendemain de l'Indépendance. Tahar Djaout disait d'elle «l'écrivain-femme la plus importante du Maghreb». Elle est également la première femme à réaliser un film cinématographique. Partant d'aucun héritage proprement algérien, elle a su ouvrir la porte aux nouvelles générations d'écrivains et cinéastes de plus en plus nombreux.

L'influence de son travail et sa trace se trouvent incontestablement présentes dans les écrits d'après les témoignages de quelques intellectuels algériens reconnaissant l'importance de cette œuvre dans la vie intellectuelle algérienne. Une œuvre pouvant également apporter une certaine compréhension de la société

algérienne aussi bien sur le plan historique, sociologique que linguistique.

Il est toutefois nécessaire de préciser que l'écrivaine ne suscite pas l'unanimité des appréciations tant pour des raisons idéologiques, intellectuelles que pour des raisons narcissiques propres à la communauté des intellectuels dont les attaques ne tournent pas toujours autour des idées. Mais limitons-nous aux conflits des idées. Depuis son premier roman, Assia Djebar a suscité de nombreuses critiques et des incompréhensions. En 1957, pendant la bataille d'Alger, elle publie son premier roman, *La soif*.² La jeune écrivaine fait simplement allusion au contexte de la colonisation et de la guerre, le cœur de son histoire concerne la dialectique des rapports entre les femmes et les hommes dans la société. Les Algériens lui reprochent d'écrire un roman d'amour de la de la réalité algérienne alors que le pays est en guerre.

Au-delà de ces considérations historiques, il était difficile d'admettre qu'une femme pouvait écrire car l'écriture était l'apanage des hommes et portait en elle la dimension du sacré réservée à une élite. Il y a quelques années lors d'une rencontre littéraire, j'ai entendu Assia Djebar affirmer que seul Frantz Fanon avec qui elle avait collaboré en tant que journaliste au journal *el Moudjahed*, l'encouragea à poursuivre sa carrière de romancière qui débutait à peine.

Au début des années soixante-dix une seconde descension s'installe entre l'écrivain et une frange d'intellectuels algériens, hommes et femmes confondus. Quelques années après l'indépendance, le président Boumediene, fervent défenseur de l'identité arabo-musulmane, prône pour l'arabisation de la nation, c'est à dire un nouveau monolinguisme à l'instar du français, au détriment de la langue berbère, d'un ensemble d'idiomes algériens et au détriment de la première génération d'Algériens francophones de l'indépendance, formés dans les écoles françaises et qui avaient pour rôle de participer à bâtir l'Algérie indépendante. Par conséquent, la brutalité de la politique de l'arabisation a divisé les intellectuels algériens, en particulier les écrivains. Trois positions ont été prises par eux : ceux qui ont abandonné le français après plusieurs publications,

car ils considèrent le français comme langue de l'aliénation. Ceux-là ont écrit en arabe littéraire, à l'instar de Rachid Boudjedra. Katab Yacine quant à lui refuse de se mettre à la langue arabe littéraire en optant pour la langue populaire algérienne c'est à dire langue orale, réunissant souvent l'arabe, le berbère et le français, comme dans sa pièce théâtrale *Mohamed, prend ta valise!*. La troisième catégorie des écrivains et qui représente la majorité de cette génération a continué à écrire en français, à l'instar d'Assia Djébar. Tassadit Yacine-Titouh, cofondatrice de la revue *Awal*, s'intéresse particulièrement à l'usage de la langue française par l'écrivaine. Dans un article³ elle écrit «Assia Djébar compte parmi les premières intellectuelles à assumer (en apparence) sa francité et ne manque pas de mettre en évidence cette situation dramatique : la domination coloniale dans laquelle l'apprentissage de la langue s'accompagne tragiquement de la mort des siens.»

Tout le long de sa carrière, l'écrivaine se heurte à des discours accusateurs et culpabilisateurs venant de l'intérieur comme de l'extérieur du pays. De l'extérieur, les critiques sont surtout émises pour souligner son statut d'étrangère. Assia Djébar pose le problème dans les termes suivants : «L'écrivain est parfois interrogé en justice : «Pourquoi écrivez-vous ?». A cette première question banale, une seconde souvent succède : «*Pourquoi écrivez-vous en français ? Si vous êtes ainsi interpellée, c'est, bien sûr ; pour rappeler que venez d'ailleurs.*»⁴.

Quant aux dtracteurs dans le pays, ils l'accusent de collaborer avec l'ennemi du passé. En 1963 Mustapha Lacheref considère Assia Djébar et Malek Haddad «*des écrivains qui n'ont jamais saisi nos problèmes, même les plus généraux. Ils ont tout ignoré, sinon de leur classe petite bourgeoise, du moins de tout ce qui avait trait à la société algérienne ; de tous les écrivains algériens, ce sont ceux qui connaissent le moins bien leurs pays*»⁵. Plus loin il ajoute que ces deux écrivains n'ont que des lecteurs et critiques français qui ne connaissent rien de l'Algérie.

Dans un entretien publié dans le journal algérien *L'expression* en date du 12 avril 2006, la romancière arabophone Ahlam

Mostaghanemi aura des propos sévères à l'encontre des écrivains francophones et Assia Djebbar en particulier :

«Le problème de nos écrivains francophones, c'est qu'ils font trop de calculs. Au début, ils sont honnêtes, mais plus ils avancent en célébrité plus leur crédibilité recule. Ils ne sont plus eux-mêmes. Aussi, il arrive un moment où ils ne représentent plus rien. L'exemple le plus apparent est celui de Assia Djebbar, je suis désolée de la nommer. Elle ne représente plus l'Algérie. Pour elle, l'image de la femme algérienne n'a pas évolué. Elle est toujours telle qu'elle l'avait décrite dans les années cinquante. Malheureusement, c'est cette image médiocre que les Européens nous demandent de brosser.»

Un troisième temps d'incompréhensions entre certains intellectuels algériens et l'écrivaine s'installe au moment de la sortie de son premier film *La nouba des femmes du Mont Chenoua*. Deux personnalités importantes de la vie intellectuelle témoignent du scandale que ce film a provoqué chez certains, aussi bien les hommes que les femmes : Wassyla Tamzali et Ahmed Bedjaoui. Wassyla Tamzali, écrivain et féministe algérienne, ayant participé activement au premier mouvement intellectuel algérien après l'indépendance, était présente à l'avant-première du film. Elle a décrit ce qui aurait dû être un événement cinématographique majeur dans son très beau livre témoignage, *Une éducation algérienne*⁶:

La salle fut choquée. Nous ne supportions pas d'être mis devant la réalité. Le psychodrame qu'il déclencha parmi les jeunes femmes présentes le soir de l'avant-première donnait une idée de l'ampleur du refoulé. Il éclairait crûment la condition dans laquelle l'Algérie éternelle nous tenait, cette Algérie qui freinait des deux pieds devant la modernité, intellectuels compris, hommes et femmes confondus. Les jeunes femmes dans la salle présentes donnaient à voir un échantillon de dix années d'endoctrinement. Elles crièrent au scandale, au nom de toutes les femmes algériennes, et firent tomber leur sentence : elles accusaient la cinéaste d'avoir utilisé «la chance» de faire un film, le premier film d'une «femme algérienne !», et d'en avoir fait un film «personnel»...»

Ahmed Bedjaoui était présent à l'avant-première. Il est un témoin précieux car producteur du film et auteur d'une émission sur le

cinéma dans les années soixante-dix. Il apporte le témoignage suivant : «*Le film La nouba des femmes du mont Chenoua n'a été diffusé qu'une seule fois à la télévision algérienne qui pourtant l'a produit. C'était dans l'émission Téléciné Club que je produisais alors. Ce soir là, Assia, terrorisée par les déferlements de haine dont elle se sentait sourdement l'objet, avait préféré s'abstenir. On attendait cinq invités. Tous déclinèrent du haut de leur lâcheté. Un seul d'entre eux viendra, c'était le grand et regretté Abdelhamid Benhadouga qui a tenu à manifester son soutien et son admiration à sa consœur.*

*Le lendemain, la presse (militante autoproclamée) et les milieux spécialisés autour de l'entourage de l'Alhambra, persiflaient et se moquaient. Nous avons décidé d'organiser une projection publique du film en 16 m à la cinémathèque algérienne. L'accueil ne fut pas meilleur et la cinéaste fut ulcérée.»*⁷.

Ce film qui avait causé un scandale, avait remporté le prix de la critique à la Biennale de Venise en 1979.

Une quatrième raison va alimenter les malentendus et attiser les critiques à l'encontre de l'écrivaine. Assia Djébar ne retourne plus en Algérie depuis les années quatre-vingt dix. Elle n'a manifesté aucune position publique durant la période sanglante. Les ouvrages consacrés à cette barbarie qui a violenté le pays comme *Le blanc de l'Algérie*, *Oran lange morte*, *La disparition de la langue française*, n'ont pas suffi à réduire la critique car Assia Djébar devait prendre des positions politiques et devait apparaître dans le pays.

Il y a quelques semaines, à l'annonce du prix Nobel de littérature, de nombreux journaux ont publié des articles citant le nom de l'écrivaine, cherchent à expliquer pourquoi Assia Djébar n'a pas obtenu le prix Nobel alors qu'elle était citée parmi les favoris. Parmi ces écrits, l'écrivain Amine Zaoui a livré sa pensée sur le journal Expression. Après paragraphe d'introduction reconnaissant la dimension universelle de cette œuvre, il se lance dans une diatribe annulant sa pensée première, soulignant sa position ambivalente voire ambiguë. Cette pensée résume à elle seule toutes les critiques faites à l'écrivaine depuis son premier roman. Voici son point de vue : «*En examinant ses romans, je constate que Assia Djébar est restée, par attachement à l'image du père, une écrivaine locale. Du local ! Certes*

le local est le chemin qui mène vers l'universel, à condition que ce local soit présenté selon une vision humaine, mythologique et non nostalgique ou ethnographique.

Les écrits d'Assia Djébar sont d'une charge pédagogique et historique pesante. Les romans d'Assia Djébar manquent de questionnements philosophiques. Assia Djébar, ainsi je la perçois, est une écrivaine otage d'une thématique dépendant du registre politico-social des années cinquante, particulièrement le féminisme. Chez Assia Djébar, le politique est dominant dans ses textes, de plus en plus écrasant face au littéraire reculant, de plus en plus. Assia Djébar est hantée par un complexe baptisé "Mostefa Lacheraf", hérité du champ politico-culturel algérien des années cinquante. Nombreux sont les universitaires et les critiques qui se rappellent la violente critique émise par Mostefa Lacheraf à l'encontre de la littérature de Assia Djébar.

Il l'a qualifiée d'écrivaine "bourgeoise", qui écrit loin de la souffrance du "peuple" algérien colonisé. Par sa notoriété intellectuelle, Mostefa Lacheraf l'a énormément blessée. Cette critique était la cause d'une révision littéraire chez Assia Djébar. Elle s'est versée dans la littérature politique et engagée. De tout ce qu'elle a écrit, le plus que j'ai adoré c'est : La Soif, roman taxé comme littérature "bourgeoise" (ici le mot bourgeoisie est péjoratif) par Mostepha Lacheraf, intellectuel et penseur que je respecte beaucoup. Assia Djébar parle de la femme musulmane, sujet récurrent dans tous ses romans, mais d'un œil, de plus en plus, étranger ou qui observe le paysage féminin de l'extérieur. Dans ses romans, la colère et l'amertume prennent le dessus par rapport à la méditation qui est l'essence de la littérature. La langue française, langue d'écriture chez Assia Djébar, elle aussi est devenue une petite langue qui perd de sa présence.»

A l'opposé, de nombreux intellectuels algériens reconnaissent l'immense talent de l'écrivaine et l'importance de son œuvre pour l'Algérie. Parmi ces intellectuels citons Maïssa Bey, Wassyla Tamzali, Salah Guemriche, Yasmina Khadra...

Ahmed Bejaoui écrit «Nul pourtant ne saurait nier à Assia Djébar l'attachement aux traditions ancestrales et à l'Islam, et encore moins son enracinement viscéral dans la société féminine algérienne.»⁸.

Assia Djébar est l'écrivaine qui a donné à la femme Algérienne une place centrale dans son œuvre. Maïssa Bey dira sur le journal *El Watan* en date du 10 mars 2012: «Je pense par exemple à Assia Djébar qui, la première, a dénoncé, et je dis bien a dénoncé, le silence que l'on impose aux femmes.»

Wassyla Tamzali confirme les propos de l'écrivain Maïssa Bey. Selon elle, elle est l'une des écrivaines majeures à contribuer pour réfléchir sur l'identité de la femme en Algérie et au Maghreb. Dans son ouvrage *Femme en colère. Lettre d'Alger aux européens désabusés*⁹, elle écrit ce qui suit : «... un dernier constat, le plus lourd sans doute, ... notre absence [les femmes] sur le terrain de l'identité explique la place gagnée par les mouvements religieux qui, eux, répondent à la question de l'identité et en font la base de leur recrutement.

Nous avons ignoré cette question fondamentale, laissant à quelques rares et précieuses artistes, écrivains, poètes, cinéastes le soin d'explorer notre visage caché. Assia Djébar et Samira Negrouche, écrivains et poètes algériennes, parce qu'elles ont trouvé les mots pour dire notre invisibilité et notre force...».

De son côté, Salah Guemriche rend hommage à Assia Djébar dans son ouvrage *Alger la blanche*¹⁰ pour une œuvre qui contribue selon lui à garder en mémoire le désastre causé par le terrorisme et participe à illustrer la notion de la répétition de la violence dans l'Histoire : «Il faudrait lire *Le blanc de l'Algérie d'Assia Djébar*, pour prendre compte des atrocités commises au nom de l'islam, mais aussi de celles commises au nom du parti unique et de la raison d'Etat. Il faudrait le lire aussi pour l'intense émotion qui rendent le récit et les témoignages de l'auteure, en son nom propre et au nom aussi des parents et amis victimes. Assia Djébar raconte tout cela, jusqu'à nous faire revivre les enterrements. Et puis sans crier gare, après la mort d'Anna Greki, de l'assassinat d'une directrice d'école par un commando islamiste et du suicide de Josie Fanon, et juste avant d'évoquer Bachir Hadj-Ali, qui subit «des tortures répétées et

éprouvantes dès son arrestation en septembre 1965», voilà Assia Djébar, qui passe à la question sans crier gare, et quelle question ! «Comment s'est fait la passation dans cette capitale du soleil, la passation entre tortionnaires» Passations entre les paras de Bigeard et les hommes de la sécurité militaire de l'Algérie indépendante.»

Nadia Sebkhi, rédactrice en chef de la revue littéraire L'Ivrescq, consacre le premier numéro de la revue à Assia Djébar. Elle lui reconnaît le rôle important dans la transmission de l'Histoire de l'Algérie: «Cette écrivaine qui publie depuis 1957 est universelle. Elle plaide pour des libertés enlisées, masquées, indisponibles. Elle écrit surtout l'histoire souvent récupérées par les hommes à leur convenance pour leur propre version...

Dans toute son œuvre, on survole un pan de l'histoire et chacun de ses ouvrages propose une libération concrète à partir d'une situation particulière.»¹¹.

Au regard de l'ensemble des points de vues des intellectuels algériens, nous pouvons déduire que chacun d'eux pose la question de la place et le rôle de l'écrivain ou plus précisément de l'écrivaine dans la cité. Ils interrogent également la question de la liberté de l'écrivain et de l'écrivaine en particulier. Ils interrogent aussi la sacralité de l'écriture, l'apanage des hommes et des minorités dans le passé et interrogent surtout le statut de l'écriture romanesque où le fictionnel domine.

Quelque soit la position des uns et des autres, il est impossible de ne pas compter cette écrivains parmi les fondateurs de la littérature algérienne. Lui refuser cette place c'est nier tout un pan de l'histoire de la littérature algérienne et féminine en particulier.

Aujourd'hui, ni son cinéma n'est projeté ou distribué. Son œuvre littéraire n'est pas éditée dans une édition locale à l'exception de *Nulle part dans la maison de mon père* chez Sédia. *Loin Médine* avait été publié en 92 chez ENAL qui n'est plus disponible aujourd'hui. Par ailleurs aucun ouvrage n'a été traduit à l'arabe ce qui rend l'œuvre inaccessible à une frange importante de la société.

Les nouvelles générations d'Algériens ont découvert l'écrivaine depuis sa nomination à l'Académie française. Longtemps elle était méconnue et le demeure pour un grand nombre d'Algériens. La

nécessité de redonner la place dans la cité à l'intellectuel algérien à l'instar d'Assia Djébar, est plus qu'urgent car il y a «*Une succession de génération née depuis l'Indépendance dans la désillusion, nourrie du vide de la pensée. C'est pourquoi les enfants de ce pays méconnaissent aujourd'hui leur histoire et leur culture et affichent un désintérêt, parfois du mépris pour les écrivains, les poètes, les cinéastes, les peintres et les gens du théâtre. Ne leur a-t-on pas toujours inculqué que les modèles à suivre ne viennent jamais de l'intérieur mais toujours de l'extérieur, de l'orient, essentiellement de l'Égypte, du Liban ou de la Syrie, ou bien de l'Occident, de la France en particulier ?... désorientées, ces générations passent leur temps aujourd'hui à tourner la tête dans tous les sens à la recherche de repères et de modèles pour asseoir leur identité...*»¹².

Il n'est pas possible de fermer cette communication sans citer un très grand nom de la littérature algérienne, Mohamed Dib qui, à la lecture du roman *Loin de Médine*, s'adresse à Assia Djébar dans une lettre qui figure sur la quatrième de couverture du roman :

«*Vous êtes allée là plus loin que jamais, et surtout plus loin de nous tous, vous avez atteint et touché notre horizon à tous, cet horizon sous lequel se profile tout ce qui fait ce que nous sommes.*»

Notes :

1-Le Cercle des amis d'Assia Djébar est une association loi 1901 créée en France en 2009. Son existence remonte à 2005 sous le nom du club de lecture Assia Djébar. Cette association a pour objectif d'organiser différents événements littéraires et cinématographiques autour de l'œuvre d'Assia Djébar et les thématiques abordées par elle. Les rencontres ont lieu tous les deux mois environ autour d'un livre, un thème ou un invité convié à la séance. Depuis sa création, près de quarante événements ont été organisés dont une journée d'études en 2010 et une soirée de lecture avec Assia Djébar, l'invitée de cette soirée. Le cercle a publié son premier ouvrage en 2012, *LIRE ASSIA DJEBAR!* chez La Cheminante. <http://cercleledesamisassiadjebbar.jimdo.com>

2-Assia DJEBAR. (1957). *La soif*. Julliard.

3-Tassadit YACINE-TITOUH. (2007). *Assia Djébar et la langue*. ALTERMED. NON LIEU. p.37.

4-Assia DJEBAR. (1999). *Ces voix qui m'assiègent...en marge de ma francophonie*. Albin Michel. p.7.

- 5- Mustapha LACHERAF. (1963). *L'avenir de la culture algérienne*. Les temps Modernes. N°209, 19e année, octobre. p. 733-734.
- 6- Wassyla TAMZALI. (2007). *Une éducation algérienne*. Gallimard. p.56.
- 7- Ahmed BEDJAOUI. (2013). *Quand le verbe devient action. Assia Djébar, l'écriture, le cinéma*. Revue Kalim n° 1.P.142-143.
- 8- Idem. P.137.
- 9- Wassyla TAMZALI. (2009). *Femme en colère. Lettre d'Alger aux européens désabusés*. Gallimard. P.139.
- 10 - Salah Guemriche. (2012). *Alger la blanche*. Perrin.
- 11- Nadia SABKHI. L'Ivrescq n° 15 Jan./fév.2012-5.
- 12-Amel CHAOUATI. (2012). *La langue au service de la transmission*. Lire Assia Djébar !. La Cheminante. P 85-86.